Zeitschrift: Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera

Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Geschichte

Band: 10 (1960)

Heft: 4

Buchbesprechung: Voltaire storico [Furio Diaz]

Autor: Dufour, Alain

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 27.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

voudrait bien en savoir un peu plus long sur leur état d'esprit. Jugeaient-ils vraiment la France invincible et l'espoir d'un gain facile les hypnotisait-il tout à fait?

Quoi qu'il en soit, l'affirmation des nationalistes français qui les déclare «passés aux ennemis de la France» est, du point de vue financier, prouvée totalement fausse. Seul Huguetan, après sa banqueroute, portera ses capacités(?) et son portefeuille dans l'autre camp. Misant sur la France, les autres perdirent avec elle. C'est à Genève et lieux circonvoisins que les prêteurs protestants supportèrent en 1709 la faillite qui résultait de la dépréciation des «billets de monnaie» français qu'il leur avait fallu accepter.

Quelque dix ans plus tard, il est vrai, le «système» de Law permit à ceux qui utilisèrent «les billets de monnaie» restés pour compte à acheter des actions du Mississippi sans bourse délier, et qui surent les revendre à temps, de réaliser les bénéfices qu'ils avaient espéré du financement de la guerre de Succession d'Espagne. D'autres s'y ruinèrent une seconde fois...

L'échec de Law mit fin, pour la France, à toute entreprise du système financier du crédit, à l'anglaise, dont M. Luthy nous dit qu'il ne peut réussir que sous un régime libéral. Une ère de paix et de prospérité permit à la France de reprendre sans trop de peine une économie sutarcique et de la garder jusqu'aux abords du dernier tiers du siècle. Cependant la banque protestante se maintint à Paris, en veilleuse. Le Genevois Isaac Thellusson, resté constamment hostile à Law, bien vu des puissants, bien installé dans la banque et dans la maison même que reprendra plus tard Necker, y représenta toujours «l'internationale huguenote». «Période de stagnation et même de recul..., cheminement dans la plaine avant la pente abrupte de la Révolution», dit M. Luthy. Il les décrira dans son second volume que tous ses lecteurs attendent avec impatience.

Lausanne *Cécile-René Delhorbe*

FURIO DIAZ, *Voltaire storico*. Torino, G. Einaudi, 1958. In-8°, 324 p. (Studi e ricerche, 10.)

Voltaire avait la passion de l'histoire et fut un grand historien. Plus grand encore, toutefois, et plus parfait qu'on ne le pensait, c'est ce que M. Diaz nous assure, et son livre s'attache à le démontrer. Beau et grand sujet, traité en un livre particulièrement stimulant.

Voltaire sut montrer que l'histoire universelle s'ordonnait dans le sens d'un progrès. On lui doit aussi d'avoir mis l'accent sur le développement de la civilisation — arts, lettres, commerce, industrie, «mœurs», soit art de vivre. Nouveauté insigne par rapport aux amoncellements d'histoires généalogiques des princes qui encombraient les bibliothèques de son temps. L'originalité de l'étude de M. Diaz consiste à montrer que Voltaire atteignit ce renouvellement de la vision historique grâce à ce qu'on a parfois considéré comme la plus dangereuse des tentations de l'historien: la passion politique

(au sens le plus large du mot). Les exigences de l'action le poussèrent à la découverte. Homme engagé s'il en fut, Voltaire lutta contre les préjugés qui limitent le bien-être et la prospérité, il voulait policer les passions guerrières et procédurières; combattant pour la liberté de pensée, il ne cessa de dénoncer chez les gouvernements l'abus le plus intolérable, celui qui consiste a utiliser la crédulité des peuples à des fins de domination. Et ce fut cette même orientation qui amena l'historien à ne pas répéter après tant d'autres la geste guerrière des grands princes, mais à exalter au contraire les moments où la civilisation put prendre son essor.

L'*Essai sur les mœurs*, comme on sait, ménage l'apparition grandiose du concept de civilisation sur le devant de la scène historique, mais M. Diaz nous montre Voltaire saisi dès la *Henriade* par la passion de l'histoire. Dans ce poème épique — qui est de l'histoire en vers — le jeune poète est attiré par un sujet qui ne cessera de lui tenir à cœur: la naissance de la tolérance grâce à l'apaisement des guerres de religion; tout naturellement, l'auteur de l'Edit de Nantes, Henri IV, devint son héros préféré. C'est bien l'intolérance qui a déconsidéré, aux yeux de l'historien de Charles XII et de Louis XIV, cet idéal de gloire militaire et de faste dynastique qui avait suffi jusqu'alors aux princes et à leurs annalistes[1]. Un idéal nouveau devait l'emporter: le bien-être de l'humanité, la paix et la confiance dont les peuples ont besoin pour se développer. L'expérience anglaise (chap. II) confirma encore Voltaire dans ces vues. Cette relation entre l'engagement de l'homme actif et la nouveauté de son historiographie ne saurait mieux s'exprimer que dans les termes mêmes que M. Diaz a heureusement extraits d'une lettre de Voltaire à Cideville: «l'histoire des choses que nous aimons» (p. 111).

La démonstration, croyons-nous, est originale et importante; dommage qu'elle prétende aller trop loin. Dans le dernier chapitre surtout («Il problema della conoscenza storica»), le lecteur ne laisse pas d'être surpris par cette volonté de pourfendre ceux qui ont marqué des limites à l'historiographie voltairienne. M. Diaz s'en prend particulièrement aux tenants de l'école «historiste» (comment traduire en français les mots *storicista, storicismo?*) qui ont défini, dans leurs histoires de l'historiographie, à côté des mérites de Voltaire, le chemin qui restait à parcourir jusqu'à l'«historisme» lui-même, chemin dont les étapes sont marquées par Moser, Herder, Goethe, Ranke et Hegel (il semble bien, d'ailleurs, que la description de ces étapes soit le meilleur moyen d'enseigner, précisément, ce qu'est l'«historisme»). M. Diaz voudrait-il nous persuader que la connaissance historique n'a pas progressé depuis Voltaire?

---

[1] Le *Siècle de Louis XIV* montre la grandeur du siècle malgré l'aveuglement du monarque vieillissant (chap. IV); l'*Histoire de Charles XII* raconte la folie du roi-soldat de Suède face à la sagesse du roi-organisateur, Pierre le Grand (chap. III). Oui, mais Voltaire fut aussi séduit par l'héroïsme de Charles XII, au point que souvent ses lecteurs n'ont senti que ce côté-là de son livre: ainsi le maréchal Marmont, qui reçut la vocation des armes en lisant le *Charles XII* de Voltaire à treize ans (SAINTE-BEUVE, *Causeries du lundi*, éd. Garnier, t. VI, p. 5).

L'argumentation de M. Diaz ne nous a guère convaincu sur ce point, et nous continuons à avoir l'impression que Meinecke, par exemple (dans *Die Entstehung des Historismus*), formule une évidence en observant que Voltaire, malgré les grands progrès qu'il fit faire à la connaissance historique par sa vision du progrès et son concept de civilisation, n'avait pas encore le sens de l'individualité des époques révolues; qu'il n'était pas encore en état d'apprécier toutes les réactions d'un homme du moyen âge en fonction des idées du moyen âge, en accord avec la nature humaine telle qu'elle était alors. Point n'est besoin de rouvrir les œuvres de Voltaire, les citations qu'en donne M. Diaz suffisent pour constater la facilité avec laquelle Voltaire condamne les gens d'autrefois: les adjectifs «barbares», «grossiers», «aveuglés» s'abattent sans merci sur des dynasties entières de princes, des nations, des siècles mêmes. Or, l'affinement de la compréhension historique n'a cessé de rendre de tels jugements d'ensemble moins plausibles — au point que l'on a précisément reproché à l'historisme récent, et peut-être avec quelque raison, d'en arriver à justifier tout le réel.

L'enthousiasme de M. Diaz pour Voltaire tient peut-être à leur commun «laïcisme»? Cette attitude n'est pourtant pas toujours bonne conseillère en histoire, et M. Diaz nous étonne fort quand il préfère l'interprétation voltairienne des Croisades (fanatisme extravagant dont le seul côté positif fut un certain développement du commerce vénitien en Méditerranée) à celle de son contemporain l'abbé Fleury, pour qui l'échec des Croisades vint de ce qu'on voulut convertir les infidèles par la force plutôt que par la persuasion (p. 194 à 197). L'explication de l'abbé Fleury n'est peut-être pas parfaite, mais elle offre le mérite, au moins, de ne pas ignorer délibérément les motifs religieux lorsqu'il s'agit de juger des entreprises qui furent, malgré tout et bonne partie, religieuses.

Ecoutons M. Diaz définir la méthode de son héros: «... la critica del passato ne era insieme riconoscimento, e muoveva dalle prospettive di progresso che la ragione stessa ricavava dal presente, senza peraltro proiettarsi nel futuro come un definitivo punto d'arrivo metastorico, ma anche senza, all'inverso, dissolversi totalmente in una storia sublimata a manifestazione di forze più o meno misteriose, aventi in se medesima una validità soprarazionale e, in sostanza, sopraumana» (p. 309). L'ironie est sensible, dans ces «manifestations de forces plus ou moins mystérieuses», et vise manifestement l'historisme allemand et italien. Et pourtant, cet élan quelque peu mystique n'a-t-il pas été nécessaire, la première fois, pour atteindre cette compréhension sympathique, cette connivence du cœur, qui seule a permi aux plus grands historiens modernes de pénétrer dans des mondes étrangers, dans des époques révolues[2]?

---

[2] La parution du livre de M. Diaz a suivi de peu celle du *Voltaire Historian* de J. H. Brumfitt (1958, dont J. D. Candaux a rendu compte ici-même, t. 9, 1959, p. 111—112). On trouvera, dans la *Rivista storica italiana*, t. 71, 1959, p. 500—505, un compte-rendu du livre de M. Diaz par M. Brumfitt.

Grandi, certes, mais non au détriment de l'historisme, tel nous apparaît Voltaire après la lecture du livre de M. Diaz.

Genève *Alain Dufour*

ANDRÉ BOUTON, *Les Francs-maçons manceaux et la Révolution française (1741—1815)*. Le Mans, chez l'auteur, 1958. In-8°, 352 p., ill.

Les chercheurs doivent une grande reconnaissance à M. André Bouton, président de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe, pour son zèle persévérant à étudier des documents rares et dispersés, et à rassembler une iconographie remarquable d'emblèmes, de sceaux et de portraits. Documents et images qui dépassent fréquemment les limites du Mans et de la Sarthe, puisque le plus récent en date des historiens de la franc-maçonnerie s'est intéressé aussi à tous les seigneurs grands et petits qui avaient alors quelque terre dans le Maine, comme les Choiseul, les Tessé, les Clermont-Gallerande, le duc de Luynes; ainsi qu'aux officiers maçons en garnison au Mans pendant les années qui précédèrent immédiatement la Révolution.

D'où pour ses lecteurs, bien des découvertes inattendues. Qui savait que parmi les fondateurs de la première maçonnerie française, en plein siècle de Louis XV, figurent déjà des Choiseul? Ni que son grand maître eût été un grand seigneur jacobite, Lord Derwentwater, qui périt pour Charles-Edouard, le prétendant catholique et légitime au trône d'Angleterre? On remarquera aussi combien les francs-maçons étaient nombreux parmi les nobles «constitutionnels», émigrés de la Révolution en Suisse: du comte de Tessé à Mathieu de Montmorency, le fidèle ami de Mme de Staël; des Lameth au duc d'Ayen, initié comme tous les Noailles du temps, etc... Il paraît hors de doute que ce fait a joué un rôle dans la tolérance officieuse dont ils ont si souvent bénéficié après avoir été chassés officiellement. En Suisse romande les maçons étaient alors nombreux... On regrettera que, dans aucune des pièces d'archives examinées par M. Bouton, ne figure le nom de Jacques Necker. Mais, en attendant quelque révélation ultérieure, on peut déjà dire du moins «Si ce n'est lui c'est donc son frère»: Louis Necker, dit de Germagny, a appartenu à trois Loges, à Paris, Genève et Bâle.

Mais, quelque intéressants que soient les cas individuels que M. Bouton indique en passant, l'essentiel est ailleurs. Il a voulu, nous dit-il, «situer l'évolution maçonnique à l'intérieur de la collectivité sociale, montrer... dans quels milieux se recrutèrent les initiés... quelles furent leurs idées politiques et sociales... la considérer comme un groupement social vivant et luttant». Il a même cherché à élucider ce problème encore irrésolu, si souvent esquivé dans d'autres ouvrages sur la maçonnerie, mais clairement posé dans celui-ci! Pourquoi des réactions si différentes chez les maçons aux événements de la Révolution française? Ou, pour reprendre l'exemple dont